ARNAUD DE WILDENBERG

DU GLOBE AU CAILLOU

En tant qu'ancien photoreporter, Arnaud de Wildenberg a traversé les frontières pour le compte des agences de presse. Aujourd'hui, il s'est reconverti en guide de pêche à Belle-Île. La méthode de travail, elle, reste la même : immersion totale.

Il arrive à notre rendez-vous en moto-cross. Les cheveux sont un peu dégarnis lorsqu'on est né en 1954, mais les pattes demeurent épaisses. La voix légèrement rocailleuse. La peau n'a pas attendu l'été pour se hâler du bronzage brut des marins. Arnaud de Wildenberg pourrait travailler à La Défense habillé en costume, il aurait de toute façon l'air d'un baroudeur.

Son bateau se remarque facilement, dans le petit port de Palais. Un gros semi-rigide gris-noir. On croirait les commandos de Lorient en escale dans le coin. Posé à l'arrière de la bête, un moteur de 300 chevaux, au cas où le pilote aurait envie de tâter les quarante nœuds... Ce bateau est désormais pour Arnaud de Wildenberg ce que son appareil photo fut pendant longtemps : un outil de travail. L'ancien lauréat de deux prix World Press de la photo officie à Belle-Île comme guide de pêche haut de gamme. Pour 230 € par tête, il vous emmène à bord de son bolide traquer le bar ou autres poissons de renom. Il est fort probable que vous reveniez aussi avec des discussions mémorables. L'homme a le goût des autres. Il justifie sa reconversion autant par amour de la pêche que par nécessité d'échanges humains : "Cette activité satisfait mon besoin des autres et ma passion pour les horizons", assure-t-il.

À ses débuts, le monde de la photo n'est pas encore aussi structuré que maintenant, mais l'actualité, elle, ne manque pas de relief. Arnaud sillonne l'Ouganda, traverse la frontière afghane, caché dans une malle, immortalise un hélicoptère soviétique abattu par les hommes du commandant Massoud. Il fait le tour du monde. Sa vie dépend alors des évènements géopolitiques et des ordres d'un rédacteur en chef. Pas le temps de se poser. Pas le temps de fonder quoi que ce soit. Seulement le temps d'emmagasiner les paysages et les hommes, et de les graver pour les besoins de l'information sur un bout de pellicule. Jusqu'à plus soif : "J'ai fini par m'assécher émotionnellement", dit-il. Trop d'horreurs à portée d'objectif. Trop de beauté mondiale imprimée dans la rétine. Sa carrière se normalisera donc peu à peu. Il va passer quinze ans au *Figaro Magazine*. Puis, il achète une maison à Belle-Île en 2000. Il apprend la pêche pendant sept mois à l'école. Et s'immerge à l'île de Sein pendant autant de temps ensuite. La mer n'aime pas les imposteurs, il le sait. Alors il tient à faire ses preuves. Et, chaque jour, prend le temps de l'honorer en l'observant. ■

ger de vie. On ne compte plus les anciens cadres supérieurs ou membres de classes sociales moins aisées venus s'installer ici à l'année, les femmes célibataires venues chercher, non l'âme sœur, mais un territoire à la mesure de leur goût pour l'indépendance. Signe fort de ce métissage total, la directrice de l'office du tourisme de l'île est originaire de Finlande. Et c'est donc dans un discours teinté d'un léger accent qu'elle développe son amour pour ce caillou posé à quelques milles de la baie de Quiberon : "Une île, c'est en soi quelque chose d'exotique. C'est un cadre propice à l'inspiration. Je crois que ce n'est pas un hasard si Arletty, Sarah Bernhardt ou Claude Monet aimaient séjourner ici. L'isolement a quelque chose d'exaltant", affirme Leena Corbion. Le président de l'Office, Serge Albagnac, partage ce constat, mais se fait aussi le témoin de "gens qui prennent leur retraite ici et qui, finalement, s'en vont au bout de quelques mois ou quelques années. Ils ne supportent pas, comme étouffés par une forme de claustrophobie".

Et pourtant, Belle-Île-en-Mer, avec ses 84 kilomètres carrés, peut s'enorgueillir d'être la plus grande des îles bretonnes. Elle s'étend sur 20 kilomètres dans sa lar-